

VOIX DU CRÉPUSCULE

"La voix du Seigneur est pleine de magnificence."—DAVID.

Lorsque le crépuscule étend son manteau sombre,
Enveloppant le jour, ainsi qu'une immense ombre,
Je songe très souvent,
A l'instar du marin qui, dans la nuit profonde,
Dirige son vaisseau sur la mer furibonde,
Sous l'empire du vent.

Car, alors, en mon cœur descend l'inquiétude,
Me faisant rechercher la douce solitude
Qui saurait m'élever
Au-dessus de ce monde et de ses vaines gloires,
Pour retremper mon âme, en face des déboires,
Qui viennent l'éprouver.

Mais, voici qu'à mon oeil une lampe étincelle,
A travers le vitrail de la sainte chapelle,
Et j'y crois découvrir
L'étoile du marin, qui conduit au rivage
La nacelle fragile et tout son équipage,
Sans crainte de périr.

Tout droit, vers le lieu saint, où tout est solitaire,
Vers un obscur endroit, au pied du sanctuaire,
Je dirige mes pas.
C'est là, qu'ânéanti devant le tabernacle,
J'ouvre bien grand mon cœur à ce divin oracle,
Qui me parle tout bas.

Quel ineffable amour éprouve, à ce colloque,
Mon être tout entier, car Celui que j'invoque,
C'est la Divinité !
Je me plais, à loisir, à déverser mon âme
En ce cœur souverain, dont la divine promesse
Promet l'éternité.

Rien ne vient me troubler, devant cette présence
De mon maître et mon Dieu ; le plus parfait silence
S'épand autour de moi.
Tandis que, doucement, je goûte l'espérance
D'un avenir meilleur qui, déjà, prend naissance,
Près de mon divin Roi.

Quels sublimes accents, quelles voix sans émule,
On entend au milieu du sombre crépuscule,
Lorsque dans le saint lieu
On va se reposer : ce n'est plus de la terre,
Que nous vient cette voix, c'est la voix salutaire !
Que fait entendre un Dieu !

ALEXANDRE BERNARD.

SILHOUETTE

Je suis embarrassé pour écrire, aujourd'hui. Le sujet n'est pourtant pas sans inspiration, et me tente dans le cœur et plein la tête. Mais voilà, j'ai peur, oui, grand'peur, comme l'enfant auquel on a confié une rose et qui craint d'en froisser un pétale : fleur délicate, pétale embaumé, enfant maladroit.

Lectrices, lecteurs, je vous présente Madeleine (Mlle Gleason), chroniqueuse à *La Patrie*, autrefois du *Temps*, d'Ottawa. Je désirerais vous entretenir d'elle ; serez-vous indulgents si je balbutie à peine ?

En général, on se forge une idée singulière, on se fait un mauvais portrait de la chroniqueuse. Elle doit être vieille, laide, désabusée, chagrine, sans illusion, etc. Aussi, il faut voir comme l'on se trompe !

Brune ou blonde, ou ni brune ni blonde ? N'importe ! Jeune, quoique sa plume trahisse de la lutte ; "jolie" ? indiscretion ! bonne, capable d'être un rien maligne, pas méchante ; franchement affectueuse ; accueillante ; esprit pétillant qui vous tient là, à converser, et vous oblige à croire que le temps multiplie ses ailes pour fuir plus vite ; d'une calme gaieté communicative ; un brin coquette, — ô femmes ! — surabondante de vie et d'espérance—j'allais ajouter d'illusions : un lys, quoi, s'entr'ouvrant à l'aurore et croyant ne se devoir jamais fermer, Madeleine, de plus, à un oeil fin qui caresse (je vous souffle cela, moi, à l'oreille, tout bas).

Résumons : Un bon cœur, doublé d'intelligence.

Dans ses écrits, nous voyons "un peu," de ce que je viens de dire.

Pourquoi un peu et non pas tout ?

On ne se met pas "tout" dans une page ; on se laisse entrevoir plutôt, on se sous-entend, en quelque sorte.

Pourquoi ?

Vous qui tenez une plume ne poserez pas sérieusement cette question, j'imagine ?

Si l'on cherche une pensée dans un article, cela ne prouve pas qu'on a vidé son cerveau ; au contraire, l'intelligence fatigue la plume et l'épuise ; si l'on sent un frisson d'âme ce n'est pas toute l'âme. L'intelligence est plus forte, le cœur plus vaste que l'expression : la plume est plus faible que nous.

En ferai-je un reproche à l'écrivain ?

Non !

L'expérience démontre que jamais auteur ne sera tout ce qu'il est dans ce qu'il écrit. Lamartine—Châteaubriand même—ont déploré cette impuissance.

Donc, si vous affectionnez "Madeleine—femme de lettres", vous aimerez davantage "Madeleine simplement femme".

Le style de cet écrivain a du jeu. Enfant gâté, il chante, pleure, a du rire, des colères d'une minute ; c'est un faon qui s'élanche dans la liberté de la plaine, une abeille dont la miel est agréable, un papillon dans la lande : il vole d'une fleur à l'autre fleur et parfume l'air en passant.

Lisez ses causeries et dites-moi—si vous pouvez—qu'une femme doit se taire !

Madeleine, des manières de dire personnelles, elle a des trouvailles plaisantes.

Pourquoi ne choque-t-elle pas, dans cette route difficile ?

Elle est sans affectation !

Pourquoi la comprenons-nous si bien ?



Photos Laprés & Lavergne

MLLE GLEASON

Elle a du cœur ! Et, de fait, le cœur est le centre de gravité de tous les êtres. Son acte—amitié ou amour—est le mobile de l'existence, la solution des plus grands problèmes, la compréhension des individus, la conclusion du monde. Un être sans cœur n'est rien : le cœur est tout. Qui a sauvé le monde ? Est-ce l'intelligence de Dieu, ou son cœur ?

Mlle Gleason voit vite, et bien. Elle doit peut-être cette faculté à la perte de sa mère, qu'elle n'a point connue : de là un besoin prématuré d'observation et de réflexion. Combien à plaindre l'enfant qui n'a pas de mère près de son berceau pour le bercer et l'endormir ! pas de mère pour étancher délicieusement cette soif immense qui brûle les petits à la lèvre ! pas de mère !... oh ! ça fait mal, ça ! Pauvre amie !...

La tendresse dont Madeleine dispose envers tous ne viendrait-elle pas du fait que sa mère lui a laissé dans le sang—pour d'autres—ce qu'elle-même—sa mère—n'a pu prodiguer à la chère petite de soins affectueux et d'amour ?

A quelle école devons-nous Madeleine ? Aux romantiques : Châteaubriand a oublié chez elle quelques sourires, Lamartine aussi, Musset davantage—et les modernes, surtout Alphonse Daudet.

Avant de finir ces notes, je serai indiscret : Madeleine offrira bientôt à ses amis un recueil de *Nouvelles*, inédites. Elle veut donner une œuvre digne des amateurs—gourmets et gourmands.

Pardon, Madeleine, j'ai la langue d'Eve dans la bouche, aujourd'hui !

Amis, lisez nos femmes de lettres, c'est le moyen de comprendre leur mérite et de les aimer : juste récompense !

Et à vous, Madeleine, que dirai-je ?

Voyez mon désir de vous peindre avec exactitude. Est-ce ma faute, à moi, si le modèle a des couleurs que le pinceau n'a pu rendre ? Me blâmez-vous si je n'ai pu suivre fidèlement—dans le ciel bleu—la colombe ?

ANTONIO PELLETIER.

P. S.—La semaine prochaine, nous donnerons la silhouette (avec portrait et article), de Gaétane de Montreuil, chroniqueuse à *La Presse*, par Albert Lozeau.

CHEZ NOS ÉMIGRÉS

CE QU'IL FAUT POUR LE RAPPROCHEMENT

On parle beaucoup de rapprochement entre les Canadiens-français des Etats-Unis et ceux du Canada, de ce temps-ci, et j'ai été très honoré de voir que mon aimable ami, le directeur du *Pionnier*, me mettait au rang de ceux qui peuvent jeter quelque lumière sur cette importante question. Je ne regrette plus d'avoir tardé à livrer cet article—que je devais depuis plusieurs semaines—puisque M. Amédée Denault m'a donné l'idée d'un développement auquel je n'avais pas songé.

De prime abord, cet article était motivé par l'imposante démonstration qui a eu lieu dans la ville de Woonsocket, le 24 juin dernier, sous les auspices de l'Union Saint Jean-Baptiste d'Amérique, organisation qui date du 7 mai 1900 seulement. Cette fête, qui réunissait une quarantaine de sociétés franco-américaines, était réconfortante pour le cœur de tout patriote, pleine de promesses pour l'avenir.

Il serait un peu tard, maintenant, pour faire une longue description de cette fête. Je veux dire simplement que je m'y suis raffermi dans l'opinion que j'avais depuis longtemps sur les moyens qu'il faut employer pour lier fermement entre eux les éléments épars des descendants français qui habitent l'Amérique, et de cultiver chez eux l'usage constant de la langue française et la fidélité aux traditions nationales.

L'Événement propose de nouveau l'idée d'un grand congrès national à Québec, sous les auspices de l'Association Saint-Jean-Baptiste de Québec ; et certes, je ne doute pas que tous les Canadiens, qui en ont le moyen, si loin qu'ils soient de la vieille capitale française du continent, se feront un devoir d'aller faire un pieux pèlerinage au berceau de notre race, en cette solennelle circonstance. Mais, pour le moment, je ne puis voir dans cette proposition que l'idée d'un pèlerinage patriotique, et les pèlerinages, si utiles qu'ils soient, en ce genre, ne peuvent servir à autre chose que de maintenir le lien entre les émigrés et leur patrie, mais ne peuvent pas certes le moyen le plus propre pour entretenir une dévotion constante, ni pour préserver le troupeau de l'apostasie.

Pour parler ainsi, je m'autorise du passé. Je suis bien renseigné sur ce qui se passa à Montréal lors des grandes fêtes de 1874 et de 1884. Le congrès de 1874 avait été convoqué surtout pour organiser d'une manière pratique l'œuvre du rapatriement. On y vint de tous les points pour fêter ; mais les délibérations du congrès se terminèrent par des injures. On ne put pas même s'entendre sur le titre de la grande alliance nationale qu'on voulait fonder. En 1884, l'idée de l'alliance nationale fut reprise, mais elle ne sortit jamais de ses langes.

Et pourquoi ? je dirai, pour deux raisons principales : parce que, dans les congrès nationaux, où on admet un peu tous les politiques de parti, lève toujours sa tête hideuse ; et parce qu'il y avait absence de tout but patriotique, de tout avantage matériel, lesquels eussent servi de levier aux hommes de bien pour écraser ces éléments de discorde.

Ici même, aux Etats-Unis, des hommes modestes, mais qui comprenaient mieux les intérêts de notre peuple, parce qu'ils partageaient ses besoins d'organisation, avaient jeté, bien avant 1874, les bases d'une organisation nationale et permanente. Je veux parler